

DU MÊME AUTEUR

—

Piano bar

Luneau Ascot éditeurs, 1982

La prière du guetteur

Presses de la Renaissance, 1989

Messe de granit

Le temps qu'il fait, 1995

Les jours de la barque

Le temps qu'il fait, 1997

CHRISTIAN ESTÈBE

Petit exercice d'admiration

(PROMENADE AVEC MARC BERNARD)

récit

finitude
2007

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE VINGT
EXEMPLAIRES SUR PAPIER BLEUTÉ,
NUMÉROTÉS DE 1 A 20.

« Tout a été dit. Sans doute, si les
mots n'avaient pas changé de sens,
et les sens de mots. »

Jean Paulhan

Assis à la terrasse du Petit Poucet, j'ai derrière moi la rue Nollet où Paul Verlaine a vécu pendant quelques années, de 1851 à 1865. A ma gauche, le café Wepler où Henry Miller en descendant de la Fourche venait, là, boire et parler avec des filles. *Jours tranquilles à Clichy, Printemps Noir*. Les types comme moi ne peuvent plus écrire une ligne sans penser à toute cette littérature qui, depuis que nous savons lire, nous a entraînés avec elle, comme un torrent.

En bas, de l'autre côté, rue Clichy, José Corti avait ouvert sa première librairie. Je pourrais continuer longtemps mes litanies du scribe

comme dit Jude Stéfan, citer, réciter Jouhandeau et Dorgelès, Bernard Dimey, tous ceux de la Butte. C'est à cause d'eux que j'ai quitté Montpellier (Hérault) pour me rapprocher de mes écrivains de rêve et tant pis si parfois le bleu vire au gris.

Autour de la place, je vois, ce matin de grand soleil, non pas le manège des voitures fumantes et des coursiers casqués, grimpés sur leurs Vespas, ni le camion vert et bleu qui livre la bière, mais le grand tourbillon de la littérature. Avec ses ors, ses oripeaux, ses trompettes, ses envolées de livres, son plomb, son encre, ses amitiés indéfectibles, ses haines, ses misères et son éternel miracle.

Aujourd'hui, j'ai décidé d'aller au cimetière de Bagneux. Cela fait des mois que j'attends d'être prêt. Car c'est là-bas que reposent Else et Marc Bernard.

Il y a quelques années, paraissait un livre qui tenait à la fois du journal intime et du récit. Il racontait comment un homme avait, par le plus grand des hasards, rencontré une femme étrangère. Comment il avait osé l'aborder, lui qui ne parlait jamais à une inconnue, et comment cette

aventure en apparence banale avait duré trente et un ans. Puis cet homme, Marc Bernard, écrivain, avait perdu pour toujours Else, la bien-aimée.

J'avais entendu parler de cet auteur que le succès venait cueillir au seuil de la vieillesse. Pour la première fois, sans y prendre garde, je venais de croiser Marc Bernard. Son livre *La Mort de la bien-aimée*, racontait sa vie avec Else. Il demandait aux lecteurs de ne pas désespérer lorsque le malheur frappe. Aucun malheur ne m'ayant frappé, j'oubliais Marc Bernard.

Une dizaine d'années plus tard Jean-Michel Mariou, journaliste passionné de littérature, me parla un soir, dans les Corbières, de l'amitié qui l'avait lié à Marc Bernard. Des longues discussions qu'ils avaient eues et de la tendresse qui l'avait attaché au vieil écrivain jusqu'à sa mort, survenue chez le docteur Paradis, le 15 novembre 1983, avenue Feuchère à Nîmes.

Cette fois encore, je ne prêtai qu'une faible attention à l'œuvre d'un auteur qui ne me paraissait en rien majeur et dont les quelques livres, si bien écrits soient-ils, n'avaient rien changé au ronron d'une littérature convenue, tricotant ses œuvrettes pour la vieille république des lettres.

Mais il est si facile, lorsqu'on ne s'y intéresse pas vraiment, de juger en quelques lignes une vie, une œuvre. C'est qu'il faut des années de patience, d'effort et d'attention, pour ne pas aller trop vite en besogne. Pour apprendre à se nourrir d'autre chose que des modes et du tapage qu'elles occasionnent.

J'allais un jour lire très attentivement cette *Mort de la bien aimée*. Marc et Else, que je n'ai pas connus, sinon à travers l'écriture, allaient devenir pour moi des amis. Non pas des intimes — l'intimité suppose des moments, des secrets partagés et je crois bien que personne, pas même eux, ne déchiffra ce mystère qui les liait si étroitement l'un à l'autre — mais comme des amis chers que l'on aime, que l'on respecte, dont on se souvient avec émotion. Je sais comment ils vécurent, avec quelle joie, quel plaisir et avec quel dégoût pour les mensonges, l'embrigadement, la violence dont leur siècle fut si friand. Sans tapage, avec un réel courage en des temps furieusement difficiles, eux qui n'étaient que des artistes surent faire face et lutter.

Rébecca allait me donner des raisons pour lire, relire cette *Mort de la bien aimée*. Je ne sais

pourquoi, je l'identifiais peu à peu à Else. Besoin que ce fantasme prenne corps ? Je savais pourtant que jamais deux histoires d'amour ne se ressemblent.

La première fois que je la rencontre, ce n'est pas au Louvre où Marc rencontra Else, mais en haut du boulevard Saint-Michel, tout près du Luxembourg, du Luco comme disait André Hardellet. Il gèle à pierre fendre. A la fin de la soirée, je sais qu'Elle est exactement celle que j'attends, qu'Elle n'existe pas seulement dans mes rêves et dans les livres, mais qu'Elle est là, bien vivante et qu'Elle vit rue Saint-Louis en l'Île à Paris, France.

Longtemps j'avais cherché quelqu'un comme Elle. Je l'ai reconnue tout de suite, comme quarante ans plutôt Marc avait reconnu Else. Le même miracle se reproduisait. Boulevard Saint-Michel, le livre de Marc m'est entré un peu plus dans la chair.

Ce matin, il y a le grand soleil d'un plein printemps. Je vais prendre l'autobus qui va me conduire à Bagneux. Pas de nuit dans les tripes souterraines de la grande ville, mais un simple autobus, comme autrefois, dans les années cinquante, au temps des

photos de Monsieur Doisneau, avec le souvenir des exercices de style de Raymond Queneau.

Assis sur la banquette arrière de l'autobus, je regarde défiler ces rues que j'aime, ces rues qui ont vu passer Else et Marc, main dans la main, les yeux pleins du bonheur de leur rencontre.

Quais de la Seine, concerts, théâtres, cafés, il lui faisait découvrir Paris, lui le petit Nîmois roux qui devait encore garder dans sa voix des traces de cigales et des accords de féria. Je l'imagine, Elle, en fuite entre deux pays, entre deux langues, réservée et rêveuse avec son léger accent autrichien et ses yeux d'un bleu lumineux.

C'est de l'hôtel du boulevard Raspail où il habite, qu'il se précipite justement vers le boulevard Saint-Michel, là où j'ai rencontré Rébecca pour la première fois :

«Je vis Else s'avancer, souriante, la tête un peu penchée. Et là, sur le trottoir, je la serrais dans mes bras.»¹

Partout ce matin de printemps je vois du bleu, du vert, du jaune, les couleurs d'un sud neuf. Dans ce bus, qui m'emporte à travers les places et les rues, je me remémore ce qui m'a définitivement rapproché de Marc et d'Else. Des livres sans

doute, puisque, je le sais maintenant, tout dans ma vie est littérature, le meilleur comme le pire.

Oui, c'est un matin de grand soleil qui, dans un ciel lavé par des jours de pluie, met des couleurs sur la ville et lui donne son inimitable parfum.

L'autobus continue sa course vers Bagneux. La vie nous fait des clins d'œil, des signes. Savons-nous les voir ? Souvent, rien n'est prêt en nous pour accueillir le miracle, nous sommes trop pleins de nous-même. Qu'importe, la vie se moque de nos oublis, de nos dédains, comme elle se moque parfois avec cruauté de nos plus sincères prières. J'ai perdu Rébecca, Elle n'est pas morte mais je n'ai pas su l'aimer ! En moi une plaie s'est ouverte, pourtant. Comme Marc je pourrais écrire :

«Je la désirais comme jamais je n'avais désiré une femme ; son corps était exactement celui dont j'avais toujours confusément rêvé ; il me donnait un plaisir comme je n'en avais jamais connu.»²

Une jeune fille monte dans le car, blonde et menue, elle s'installe sur une banquette et sort un livre de son sac en cuir fauve, c'est *L'Amérique* de Franz Kafka. Je sais que je suis sur la bonne route, sur la bonne voie.

A l'entrée du cimetière, un panneau indique les noms des quelques célébrités qui ont ici une sépulture. Quel n'est pas mon étonnement de lire que Jean Paulhan et Marc Léonard Bernard sont enterrés non loin l'un de l'autre, proches là encore, comme ils le furent dans la vie. C'est Paulhan, Nîmois d'origine comme Marc, alors directeur de la prestigieuse NRF, qui, recevant un texte de cet inconnu, lui écrira : « J'ai lu votre manuscrit. Considérez à ce jour cette maison comme la vôtre ». Une amitié va naître entre les deux hommes qui jamais ne se démentira.

Ce texte, c'est *Zig-zag*, roman d'inspiration surréaliste. Nous sommes en 1929, Bernard a déjà publié un poème dans le journal *L'Humanité*, et avait fait paraître un premier texte l'année précédente :

« Le premier texte important, au moins par sa longueur que j'écrivis, avait pour titre Insomnie. Philippe Soupault, dont je fis la connaissance à Paris, voulut bien se charger de la publication de mon manuscrit. Il l'adressa à Gabriel d'Aubarède qui dirigeait alors Les Cahiers du Sud à Marseille.

Tous les débuts de mois, dès la sortie de l'usine, je courrais chez les libraires pour voir si la revue avait

paru et surtout si Insomnie figurait au sommaire. Ce grand jour enfin arriva. »³

J'avance, les arbres forment une voûte de verdure. Calme, silence, quelques oiseaux, faut-il donc être mort pour enfin goûter à la paix ? Je pense aux derniers livres de Bernard, où il nous confie son émerveillement d'exister, malgré la mort d'Else.

Léonard Bernard : 98^e division, avenue de l'Aunaie, cimetière de Bagneux, France. Jean Paulhan est enterré avenue des Sycomores, il y a aussi une avenue des Érables Pourpres. Je marche le long des tombes. J'ai l'habitude des grands cimetières, l'habitude de penser à la mort, à la mienne et à ceux qu'autour de moi elle a touchés. Souvent ma mère me prenait par la main lorsque j'étais enfant, et les samedis après-midi, nous allions en promenade au cimetière Saint-Lazare, c'était à Montpellier, avenue de Nîmes. Pour un Montpel-liérain, Nîmes n'a jamais été une ville lointaine.

Et c'est à Nîmes que naît Marc Bernard, au numéro 3 de la rue Bonfa, le soir du 6 septembre 1900. Il est le fils de Jean-Baptiste Bernat,

négociant originaire des Baléares, et de Marie-Louise Joyeuse. S'il s'appelle Bernard, c'est que sans doute le nom du nouveau-né fut mal orthographié à l'état civil.

Marc est un petit enfant lorsque son père va tenter sa chance dans un pays lointain, en Amérique du Sud d'abord, puis au Texas où il trouve de l'or. On ne le reverra jamais, la rumeur dira qu'il a été assassiné et son or disparut avec lui. Quant à Jean, frère de Marc, qu'il avait emmené pour tenter l'aventure, on n'en aura plus jamais trace. Voilà déjà des destins à la Jack London ou à la Conrad, dans le plus pur style des romans que Marc commence à lire.

Marie-Louise Joyeuse se retrouve seule avec deux bouches à nourrir : le petit Marc et sa sœur aînée. C'est elle d'ailleurs qui finira d'élever son petit frère Nanay, comme tout le monde sur-nomme le petit enfant roux.

Du quartier de la Croix de Fer où il passe les premières années de son enfance, sa mère part s'installer dans le quartier de la cathédrale, rue du Chapitre. Lavandière, elle gagne péniblement sa vie. Nanay va à l'école de la rue Poise, le voilà qui apprend son alphabet intime, regarde autour de lui. C'est *Pareils à des enfants* qui débute, qui

commence à s'écrire dans sa chair, mais le petit Nîmois n'en sait encore rien. Qu'importe, chaque heure apporte son éclosion, l'œuvre à venir commence tôt chez un écrivain, qu'il en accouche dès l'aurore ou au crépuscule de sa vie, cela n'a d'importance que pour le calendrier.

C'est l'école publique, indispensable école publique, qui le mène jusqu'au certificat d'études primaires. Cependant la vie est rude, la mère s'épuise à la tâche, l'argent est rare, la fatigue de plus en plus lourde à porter. La mère de Marc va mourir de tuberculose. Lui a treize ans, l'enfance est courte pour les pauvres, il est temps d'aller à l'université de ceux de sa classe sociale : travail, boutiques, usines. Plus tard, devenu écrivain, Bernard se souviendra d'où il vient, ses livres en portent témoignage, ce sont *Au secours!* en 1931, *Salut Camarades* en 1955 et le superbe *Pareils à des enfants* qui lui vaudra le prix Goncourt en 1942.

J'ai tourné un long moment dans le cimetière, passant et repassant entre les tombes. J'ai fini par trouver gravé le nom d'Else sur une simple pierre nue, sur laquelle, comme un bouquet de jonquilles, je pose une pigne de pin qui vient de tomber à mes pieds comme pour me faire signe, pour me

dire que oui, je suis bien arrivé. Trois roses en plastique sont tenues par un caillou, quelques pierres sont posées à même la dalle. Aucun signe religieux sur la tombe. Le nom de Marc n'est gravé nulle part. Est-il enterré à côté, plus loin? Je reprends mon avancée entre les dalles et je me souviens de ce que Bernard écrivait dans *Pareils à des enfants* :

«*Je pensais à ces morts [...] Que j'en avais la charge désormais [...] Que ma sollicitude leur fût nécessaire pour qu'ils ne se perdissent pas tout à fait.*»⁴

Je retourne me renseigner à l'entrée du cimetière. Je sais qu'Else a été inhumée le 2 janvier 1970. Le préposé cherche dans ses fiches, il ne trouve rien. J'insiste, il retrouve le dossier qui était mal classé: Marc Bernard ou encore Marc Léonard Bernard décédé à Nîmes (Gard) en 1983 a été inhumé dans la même sépulture que son épouse. Je demande pourquoi il ne se trouve aucune inscription sur la pierre tombale, le responsable du cimetière me dit que la famille n'a rien ordonné à ce sujet. Je remercie l'aimable Charron, je sais maintenant que Marc et Else sont au même endroit, même lieu, même terre. Je retourne m'y recueillir et je fais un vœu.

L'après-midi est avancé lorsque je m'approche

de la tombe de Jean Paulhan. Nous avons parfois évoqué, avec Claire Paulhan, ce grand-père tant admiré, impeccable écrivain, secret, déroutant, adulé, détesté, voire haï. Il reste une légende et une figure centrale de la littérature du XX^e siècle. Le grand aîné, celui qui appelait Bernard, « mon petit Marc », repose donc à quelques pas de son élève. Mon pèlerinage solitaire n'en est que plus émouvant.

La tombe est une stèle couverte d'un toit en pierre, une sorte de temple franc-maçon avec, sculpté sur le fronton, un soleil levant: cinq Paulhan dans la sépulture, jusqu'à Jean 1884-1968.

Je sais ce qu'en disait Marc Bernard: «*Deux êtres m'ont donné cette impression de fulgurance: Else et Jean Paulhan. Tous deux possédaient une sorte d'embrayage spirituel qui leur permettait de passer à une vitesse supérieure, vous laissant sur place, mais pour revenir aussitôt à votre allure, comme s'ils n'avaient rien dit que de banal.*»⁵

1929, Marc publie à la NRF son premier roman, et devient critique littéraire à *Monde*, journal dirigé par Henri Barbusse, l'auteur du *Feu*, héros de la guerre de 14, qui ouvre ses colonnes *aux hommes de bonne volonté*.

Bien qu'ayant quitté le parti communiste en 1927, Bernard reste un marxiste-léniniste convaincu. Il a déjà aperçu les inquiétantes moustaches de Joseph Staline, mais le petit coq catalan sait d'où il écrit et la rage le tient. Il voudrait que sa plume soit une arme au service de la révolution, car à l'Est lorsque la grande flamme rouge s'est levée, il a vu le monde éberlué regarder cela avec crainte, haine ou fascination. Alors, c'était possible, oui, en 1929 il semble que ce soit encore possible, mais il faut rester un homme libre, libre d'écrire et de dire ce qu'il pense. A l'hebdomadaire de Barbusse, *Monde*, il le peut. Avec une telle tribune, le fougueux autodidacte va pouvoir donner la pleine mesure de son talent de polémiste. Puisqu'on lui a donné sa chance, il saura ne pas décevoir.

Je me promène encore dans le cimetière, on dirait que le jour ne va jamais finir, la lumière de cette merveilleuse journée s'étire lentement, jaune d'or. Tant de choses à découvrir, de livres à lire, de femmes à aimer, vivre, vivre sans retenue avant que tout ne se termine, avant que la nuit tombe.

Rien ne me presse et la rumeur de la ville ne m'atteint pas.

Je passe devant la tombe d'un célèbre compositeur de chansons populaires, Dumont. Certaines se fredonnent encore *Du gris que l'on prend dans ses doigts et qu'on roule...* Mon père, vrai prolo, en bleu de travail, fumait ce gros tabac gris qu'il roulait en me chantant cette chanson. Et aussi *Nuits de Chine, Maman est une étoile*, toutes ces rengaines sans importance, mais qui parfois nous mettent les larmes aux yeux, parce que nos parents, nos amis disparus les chantaient avec des gestes quotidiens.

Il faut rentrer. Je m'approche encore de la tombe où Else et Marc reposent.

Peut-être est-ce la dernière fois que je viens ici. Je suis apaisé par cette visite. L'impression de dire au revoir à des amis. Je les remercie, encore une fois, d'avoir existé, d'avoir écrit, d'avoir vécu un tel amour avec un tel courage...

Là-bas, à Paris, des lumières s'allument, je pourrais à chacune donner un nom: Calet, Dabit, Benda, Poulaille, Paulhan. Les amis de Marc et Else, mes amis. Je vais rentrer doucement, j'ai toute la nuit devant moi, toute ma vie. Et je sais que l'art me permettra aussi de rester en vie, je veux dire vivant.